

PIERRE KUBEL, AMÉLIE DE CHASSEY ET MICHEL ROSENBERG
PRÉSENTENT

CHARLOTTE
DE TURCKHEIM

AMIR
EL KACEM

Abdel et la Comtesse

UNE COMÉDIE
D'ISABELLE DOVAL

ANNE CONSIGNY MARGAUX CHATELIER SAM KARMANN MATHIEU SIMONET

CACTUS PRODUCTIONS présente une coproduction AM - CACTUS PRODUCTIONS / SNO - GROUPE M6 / M6 FILMS "ABDEL ET LA COMTESSE" UN FILM RÉALISÉ PAR ISABELLE DOVAL AVEC CHARLOTTE DE TURCKHEIM AMIR EL KACEM ANNE CONSIGNY MARGAUX CHATELIER SAM KARMANN MATHIEU SIMONET AVEC LA PARTICIPATION DE LUCIEN JEAN BAPTISTE
SCÉNARIO SOPHIE GRAYS MARIE DE CHASSEY ADAPTION DE LUCIEN JEAN BAPTISTE AMÉLIE DE CHASSEY COLINNE SPACINAC PIERRE KUBEL RÉALISÉ PAR PIERRE KUBEL AMÉLIE DE CHASSEY MICHEL ROSENBERG AVEC COLLES HENRY AÏZ DÉCOR PIERRE OUFFELAIN SON LAURENT CERQUELIX VINCENT MAUDOUT ÉRIC TISSERAND PRODUCE ASSOCIÉS MARGAUX VALÉRIE ANTOINETTES ALAIN
MONTAGE VALÉRIE TEYSSANDIER COSTUMES ELISABETH BOURNAT CULOTTES GÉRARD MULLYPIER SCÉNARISÉ FLORENTINE ABELLE MONTAGE DE PRODUCTION POST-PRODUCTION LUCIEN NARR INTÉRIEURS CHASSEY DE BLOCUS SYRILINE DE FLUVA DÉCORATION D'INTÉRIEURS SNO AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ M6 M6+ AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION BRETAGNE

CACTUS CANAL+ M6 M6+ W3

www.abdel.com

SND présente

Abdel et la comtesse

DOSSIER DE PRESSE

Au cinéma le 9 Mai 2018

Durée : 1H35

Un film d'Isabelle Doval

Avec Charlotte de Turckheim, Amir El Kacem, Margaux Chatelier, Anne Consigny,
Sam Karmann et Mathieu Simonet

DISTRIBUTION :

SND

GROUPE M6

89 Avenue Charles de Gaulle

92575 Neuilly sur Seine Cedex

PRESSE :

I LIKE TO MOVIE

Sandra Cornevaux

Tel : 01 83 81 13 15

sandra@iliketomovie.fr

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.snd-films.com

Synopsis

A la mort du comte, la comtesse de Montarbie d’Haust doit transmettre le titre de noblesse et le domaine à un homme de la famille, comme le veut la tradition aristocratique. Elle ne peut cependant se résoudre à transmettre le domaine à Gonzague, un neveu arrogant et cupide, plutôt qu’à sa fille.

Quand Abdel, un jeune de cité débrouillard et astucieux, trouve refuge dans leur château, sa rencontre avec la comtesse va faire des étincelles !

Issus de deux mondes que tout oppose, ils pourraient bien s’aider mutuellement...



Entretien avec Isabelle Doval

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ? Avez-vous participé à l'écriture ?

C'est un film qui m'a été proposé par les producteurs Amélie de Chassey et Pierre Kubel. Ils ont aussi écrit le scénario avec deux co-auteurs Sophie Glass et Colombe Savignac.

J'ai adoré cette histoire singulière et je leur ai proposé quelques éléments de réécriture : Dans le scénario original, la comtesse n'allait pas en banlieue et Abdel ne lui demandait pas de l'aider. J'ai proposé cette réécriture à Amélie et Pierre qui ont aimé l'idée et qui l'ont développée.

Par ailleurs, je trouvais qu'il y avait des éléments très forts dans leur histoire, que je leur ai proposé de mettre davantage en avant comme la différence entre grossièreté et vulgarité ou comme le parallèle entre les deux codes d'honneur, en banlieue et dans l'aristocratie.

Qu'est-ce qui vous a intéressée dans le scénario ?

Amélie de Chassey, qui s'est inspirée de sa mère pour écrire le scénario, m'a expliqué qu'en matière d'héritage du titre de comte, une femme n'a pas de légitimité dans les traditions aristocratiques.

Au début de l'histoire, la comtesse, prisonnière du code d'honneur de son milieu, s'engage auprès de son mari, le comte, à léguer le titre, et de ce fait le château, à son neveu puisque son fils Pierre-Anne, seul héritier légitime, s'est engagé dans la vie monastique. Or, la comtesse a une fille, Blanche, qui ne demande qu'à poursuivre l'œuvre de ses ancêtres. C'est ce premier point qui m'a intéressée. L'aristocratie a des règles conservatrices qui fonctionnent parfois mal avec la société d'aujourd'hui.

Ensuite, ce qui m'a séduite, c'est la rencontre improbable entre une aristocrate et un jeune garçon de banlieue – entre un monde qui s'éteint et un autre, très actuel. Et bien sûr parler de ces deux personnages, chacun enfermé dans sa propre conception de l'honneur, à l'étroit, comme bloqués dans des "ghettos".

À partir de là, j'avais deux options. Soit je faisais un film parodique, en mettant en scène un beur de banlieue, avec tous les poncifs habituels, et une aristo très caricaturale, soit je choisissais de parler d'une femme, liée par un serment fait à son défunt mari, et d'un jeune homme, né dans un milieu modeste, français d'origine maghrébine, qui s'est construit tout seul grâce à son ingéniosité, son appétence pour l'art, et surtout sa curiosité. Je voulais donc parler de deux êtres humains et pas de deux archétypes.

Le film joue sur le choc des cultures mais montre aussi qu'il peut y avoir des terrains d'entente, inattendus, entre des êtres résolument différents...

Absolument. Car sur le plan de leurs goûts et de leur attirance pour les belles choses, les deux protagonistes se rejoignent. Au château, Abdel a l'impression d'être chez lui parce qu'il est entouré d'objets anciens qui le fascinent. Il est d'ailleurs mille fois plus dans son élément qu'en banlieue, dans le petit appartement de sa sœur. Et même si Abdel et la comtesse sont à des années-lumière l'un de l'autre tant sur le plan culturel que sur le plan culturel, le premier pourrait être le fils de la seconde tant il est amoureux des belles choses qui appartiennent au passé.

On sent la comtesse encore prisonnière de certaines traditions et conventions mais qu'elle brûle de s'en défaire...

Il faut imaginer qu'elle a un corset, et qu'à partir du moment où elle s'en débarrasse, elle parvient à trouver une respiration. En réalité, si elle n'est pas très drôle au départ mais toutefois très originale, c'est parce qu'en perdant son mari, elle hérite du poids de la famille et de ses ancêtres, comme si une force la tirait en arrière et l'empêchait d'être tout à fait elle-même. D'ailleurs, c'est surtout elle qui évolue au cours du film. C'est donc presque la libération d'un personnage qu'évoque le film ! Mais elle n'aurait jamais parcouru ce chemin sans sa rencontre avec Abdel – et c'est un chemin qui la bouscule.



C'est aussi un parcours initiatique pour Abdel ...

Il aurait été dommage qu'il n'en retienne rien ! Ce qui l'empêche de "respirer" en totale liberté, c'est qu'il est pieds et poings liés à un salaud qui ne le lâche pas. Il est pris dans un système mafieux dont il veut se défaire : dès qu'il se rapproche de la comtesse, les deux protagonistes s'entraident, même si on peut imaginer qu'Abdel ne changera pas fondamentalement car il jouit déjà d'une certaine liberté. Il va apprendre quelques codes et se sentir davantage en harmonie avec ce qu'il est profondément : au cours du film, la comtesse le remet sur des rails, en espérant qu'elle l'aidera à faire de lui un jeune homme formidable. Abdel va surtout trouver une famille et devenir un fils de substitution pour la comtesse. D'ailleurs, si elle avait eu un neveu comme lui, et pas comme Gonzague, elle lui aurait donné les clefs du château sans la moindre hésitation. En somme, aux yeux de la comtesse, il y a des vols qui se pardonnent, et d'autres pas.

Le sens de l'honneur ne semble pas toujours avoir la même résonance pour Abdel et pour la comtesse...

"Avoir de l'honneur, ça consiste à accomplir des actes qui ne vous fassent pas perdre l'estime de soi », dit la comtesse à Abdel. Et justement, chez Abdel, cette "estime de soi" est bancale : il n'est pas en harmonie avec lui-même car il n'est pas là où il devrait être.

Il doit se débarrasser d'un monde qu'il portera toujours en lui, et qui a fait une partie de ce qu'il est et il doit comprendre que l'estime de soi dépend de principes de vie extrêmement forts. Des principes de vie, vis-à-vis de soi-même et des autres – à commencer par renoncer à voler.

Comment avez-vous choisi les acteurs ?

Mes producteurs m'ont présenté Charlotte. Quand je l'ai rencontrée, on s'est rapidement mis d'accord. Elle est elle-même une aristocrate ; je lui ai proposé de jouer une femme, dans une situation précise, avec une trajectoire. Je ne voulais surtout pas tourner en dérision l'aristocratie en la faisant surjouer ce rôle.

Pour interpréter Abdel et jouer en face de Charlotte, il me fallait une pointure. Gérard Moulévrier, le directeur de casting, m'a présenté plusieurs Abdel possibles et j'ai tout de suite été intéressée par Amir.

A l'instar de Charlotte, j'ai cherché à faire en sorte qu'Amir ne campe pas le rebeu de service. Car on n'est pas dans la caricature et c'est, à mon avis, cette approche qui permet au spectateur d'entrer dans l'histoire sans s'en moquer.

Amir a un grand sens de l'improvisation. Il part très loin. Je me suis donc contentée de lui expliquer le sens de la scène et c'est lui qui a écrit sa partition et apporté toutes les expressions et attitudes du personnage.

Ils dégagent une énergie extraordinaire.

Sur le plateau, Charlotte s'est révélée la plus jeune de tout le casting ! C'est une véritable ado. Elle n'est jamais fatiguée, elle bosse comme une malade, et avec Amir, ils me faisaient des propositions tout le temps. Ils répétaient constamment et Amir était enchanté d'avoir une partenaire pêchue et joyeuse. Ils se sont trouvés et estimés tout de suite.

Vous avez soigné les seconds rôles, de Margaux Chatelier à Sam Karmann...

Margaux est formidable et possède une grande capacité d'écoute. On a été danseuses professionnelles toutes les deux, si bien qu'on est toutes les deux rigoureuses dans le travail.

Elle adore fouiller ses personnages et quand je l'ai rencontrée, je lui ai dit que j'avais besoin d'une jeune première blonde aux yeux bleus pour jouer la fille de Charlotte mais que je voulais faire d'elle un « fils ».



Sans jamais gommer sa féminité, il fallait qu'elle se pense et se vive comme un mec. Ça lui a donné une grande force et permis d'avoir des accès de colère en s'élevant contre des règles d'un autre âge. Car elle joue sa vie avec l'héritage de ce titre : elle n'a aucune envie de partir du domaine qui représente la maison de ses ancêtres, ses racines.

Quand on s'est rencontrés, Sam m'a demandé si je voulais qu'il prenne l'accent pied noir. Je lui ai dit non car au même titre que Charlotte n'allait pas faire l'aristo, ou Amir le beur de banlieue, il n'allait pas me faire l'épicier juif pied noir. Je lui ai proposé de se glisser dans la peau de cet ami d'enfance de la comtesse. Il fallait qu'on sente que ces deux-là avaient grandi ensemble à l'école et certainement qu'ils avaient fait les 400 coups.

Sam a l'œil qui frise. Lui aussi a gardé beaucoup de l'adolescence et du coup, il campe à merveille ce personnage d'ancien bab, un peu *roots*. Et dans le même temps, on sent qu'il s'est approprié les codes du milieu de la comtesse.

... sans oublier Anne Consigny et Mathieu Simonet.

Quand j'ai rencontré Anne, je lui ai donné une citation pour décrire le personnage de Fanny telle que je l'imaginai : *"C'est une femme qui porte son corps en avant comme un cadeau toujours possible"*. Elle m'a décroché un sourire et j'ai vu dans son regard qu'elle savait déjà ce qu'elle allait faire. J'avais aussi besoin d'une élégance – d'une femme au service d'une comtesse, presque plus aristocrate qu'elle. On peut même imaginer que sa mère servait au château avant elle. J'adore sa proposition, la manière dont elle se touche la nuque quand elle croise Sam. On a même l'impression qu'Anne vole, pour ainsi dire, au-dessus du sol et qu'elle a une présence évaporée.

Au casting, Mathieu Simonet a été incontournable pour moi comme pour mes producteurs. Il tient le rôle difficile du film et évidemment seul un homme infiniment sympathique peut accepter et jouer aussi bien un personnage profondément antipathique. Bref, Mathieu Simonet est un pur régal, lui aussi.

Où avez-vous tourné ?

Au château de Blossac, en Bretagne. C'est un bâtiment du XVII^{ème} siècle, magnifique mais qui a subi les ravages du temps. Pierre Queffélec, le chef-décorateur du film, a fait un boulot considérable. Amélie de Chassey et Pierre Kubel ont énormément collaboré avec lui sur la décoration intérieure du château. Et Pierre Kubel a accepté de faire nettoyer les façades extérieures. Ce qui était très important pour moi car je voulais vraiment donner au spectateur l'envie inconsciente d'y être.



Quelles étaient vos priorités pour la mise en scène ?

Je voulais varier les valeurs de plans et passer de plans très larges en courte focale à des plans serrés en longues focales, que ce soit au château ou en banlieue. C'était à la fois pour faire du château un personnage à part entière – que la comtesse risque de perdre – et pour accentuer le choc qui nous saisit quand on quitte le parc magnifique du domaine familial et qu'on arrive en banlieue. D'ailleurs, dans la cité, j'ai choisi des lieux sans espace verts et extrêmement bétonnés. Autant dire que lorsque la comtesse arrive dans la cité, elle est désarçonnée : elle regarde partout autour d'elle et les tours, qui sont les châteaux du "biotope" d'Abdel, occupent toute l'image.

De même, à l'intérieur du château, j'ai voulu des plans très larges qui permettent de filmer tous les décors. Grâce à ce parti-pris, on découvre l'ampleur de ce que la comtesse risque de perdre et qui fait aussi qu'Abdel s'y sent bien puisqu'il est entouré d'œuvres d'art, sa passion. Ces valeurs de plan permettent d'inscrire les personnages dans un écrin. Par ailleurs, pour les séquences entre Abdel et ses complices, j'ai souhaité que Gilles Henry, le chef-opérateur du film, travaille à l'épaule. Je voulais laisser mes personnages libres de leurs mouvements et de leurs déplacements : il m'importait que la caméra se mette au service des comédiens plutôt que le contraire.

Comment avez-vous orienté le travail sur la musique ?

On a fait appel à plusieurs compositeurs différents car, comme pour les valeurs de plan, je ne voulais pas d'une musique uniforme et surtout pas de musique classique pour les scènes qui s'y prêtent le plus naturellement. Outre Krishna Lévy, qui a signé les parties les plus classiques, j'ai travaillé avec Mickaël Winter, formidable compositeur qu'Amélie de Chassey m'a présenté. Je leurs faisais écouter des morceaux pour qu'ils s'en inspirent. Par exemple, je voulais de la musique de chambre pour les diners, ou encore un air de reggae pour la séquence où Charlotte et Sam boivent un verre et fument un pétard.

Progressivement, on s'oriente vers une musique plus orientale, avec du oud, de la darbouka, car Abdel adopté par toute la famille, va habiter le château et l'imprégner de sa propre culture. D'où des sonorités inspirées aussi par "Ya rayah" de Rachid Taha, seule musique connue que je souhaitais pour terminer mon film.

Et bien sûr, je voulais que malgré toutes ces influences, la musique reste constamment élégante et c'est ce que m'ont apporté Krishna, Mickaël et les formidables compositeurs du rap du film : Julien et Mike Kourtzer.



Entretien avec Charlotte de Turckheim

Qu'est-ce qui vous a intéressée dans le projet ?

Quand la productrice Amélie de Chassey m'a raconté que cette histoire s'inspirait de sa propre mère, personnage haut en couleurs, je me suis dit qu'on était face à une personnalité hors normes et extrêmement originale. J'étais sensible à cette femme au fort tempérament qui donne le sentiment qu'elle maîtrise sa vie mais qui cache en elle une part de fragilité. Car malgré elle, la comtesse continue à se soumettre aux lois de son milieu qu'au fond d'elle-même elle désapprouve. Je crois qu'elle est prise dans un filet, comme la plupart d'entre nous qui, en raison de notre adhésion culturelle et familiale, acceptons notre sort sans nous rebeller.

Ce que j'ai aimé dans le scénario, c'est qu'elle se confronte à ce jeune Abdel qui est lui aussi empêtré dans les règles de son clan, de son milieu – de sa bande de malfrats. Ils sont tous les deux enfermés dans des codes d'honneur qu'ils ont toujours respectés. Leur rencontre va leur permettre d'être plus libres. Ce que j'ai trouvé original, c'est qu'en général, c'est l'aristo qui aide le gars de banlieue à s'en sortir, alors qu'ici ils s'aident mutuellement. Grâce à lui, elle se rend compte que les règles auxquelles elle se soumet sont ridicules : c'est un carcan qui l'empêche d'être heureuse.

Comment pourriez-vous dépeindre votre personnage ?

Il y a une vraie dualité chez elle. Il y a une part d'elle totalement libre et originale, à qui rien ne fait peur. Elle n'hésite pas à s'habiller comme elle pense qu'on s'habille en banlieue, elle parle comme un charretier, et elle explique à Abdel la différence entre vulgarité et grossièreté. Dans le même temps, elle est terrorisée et enfermée dans le carcan de son éducation : elle perpétue la tradition selon laquelle on ne transmet pas les châteaux aux filles. Quand elle se retrouve avec ce jeune garçon qui en plus s'est évadé du centre pour délinquants qu'elle a monté, c'est comme si la vie lui disait "il faut que tu changes !" Cette rivalité entre les deux pôles de sa personnalité la rend très intéressante.

Pourquoi a-t-elle voulu monter ce centre ?

C'est profondément quelqu'un qui a une grande modernité en elle : la comtesse pense vraiment que tout le monde peut s'en sortir et se réinsérer. À ses yeux, on a tous le droit de faire une erreur et de se racheter, même s'il y a un côté boy-scout dans sa démarche. Mais en montant un centre comme celui-là, elle prouve qu'elle n'a pas de jugement. En ce sens, elle est très aristo car elle voit les choses plus en grand et elle n'a pas froid aux yeux.

Y-a-t-il un petit peu de vous en elle ?

Beaucoup ! Je me suis bien retrouvée dans le fait d'être très libre par certains côtés et très coincée par d'autres. On se croit libre et original alors qu'on est tous très imprégnés par notre éducation, par notre milieu et par notre biotope socioculturel. Du coup, je me suis sentie proche d'elle : je parle comme un charretier et comme elle je ne trouve pas ça du tout vulgaire mais grossier. Comme elle, je n'adhère pas aux valeurs bourgeoises qui consistent à se cramponner à ce qu'on possède et je n'ai pas peur de la différence. Certes, je n'ai pas monté un centre pour délinquants mais un programme en faveur des enfants défavorisés des Philippines. Et puis, je me suis aussi sentie proche de l'attachement de la comtesse à la terre.

Malgré leurs différences, que décèle-t-elle chez Abdel ?

Elle décèle une belle âme. Elle comprend que c'est un homme qui lutte avec lui-même et qu'ils sont pareils – qu'ils partagent le même combat intérieur. Elle a conscience que c'est un mec bien et qu'il est lui-même enfermé dans un carcan qui ne lui va pas. D'autre part, elle le trouve chic et élégant. Elle dit à Sam Karmann "il a une gueule folle" Et c'est vrai qu'il a un côté chic et désuet à la Cary Grant !



La complicité entre vous et Amir semble évidente.

J'aime bien aider les jeunes acteurs. Parfois, au début du tournage ils sont un peu intimidés. Très respectueux des textes et des gens. De me voir déconner avec l'équipe, ça leur montre le chemin de la " désobéissance créative".

On répétait beaucoup ensemble et tous les jours il proposait des choses de plus en plus folles. J'aime bien ce genre d'échanges, surtout quand on a en face de soi autant de talent. Il faut bien voir que c'était un gros challenge pour lui et moi : on fait souvent couple avec quelqu'un du même âge et de même notoriété, tandis que cette fois-là, je faisais couple avec un jeune comédien.

Comment s'est passé le travail avec Isabelle Doval ?

C'est une très bonne directrice d'acteurs. Elle excelle à tenir le personnage du début jusqu'à la fin et elle fait parfois des propositions excessives mais souvent justes et intéressantes. Elle tenait beaucoup à ce que mon personnage soit droit, hautain, et avec très peu de bienveillance apparente. Elle me disait : "tout chez toi dégage de l'humanité, donc n'hésite pas à te montrer autoritaire". Elle me demandait d'aller à contrecourant de ma personnalité, pensant à juste titre que la caméra est un miroir de l'âme et qu'elle capte plein de choses qui nous échappent : chez moi, un microscopique sourire en dit long.

Parlez-moi de Sam Karmann et d'Anne Consigny.

Qu'est-ce que j'aurais aimé connaître Sam depuis trente ans comme dans le film ! Sam, c'est l'intelligence personnifiée. Il a un jeu très libre et c'est très impressionnant de le voir jouer. On ne se connaissait pas du tout mais quand on s'est rencontrés, on s'est découverts très profondément.

Anne, c'est la grâce incarnée. Je voudrais être comme elle – marcher comme elle, parler comme elle...

Vous avez été accompagnée par des producteurs très impliqués.

La particularité de ce film, c'est en effet l'implication de Pierre Kubel et Amélie de Chasse. Je n'avais jamais rencontré de producteurs comme eux. Sans doute parce qu'ils étaient très concernés, ils se sont montrés très généreux, originaux, intelligents et chaleureux. J'ai eu l'impression qu'on renouait avec l'époque où les producteurs étaient très impliqués artistiquement, avec l'envie que le projet existe. Il y a une folie, une démesure, une bienveillance chez Pierre et Amélie que je n'ai rencontrées que chez James Ivory et Ismail Merchant. C'est la grande classe.

Ils sont hors normes et tout bonnement extraordinaires. Pierre était là du matin au soir sur le tournage, ce qui contribuait à installer l'ambiance qu'on retrouve à l'écran.

Entretien avec Amir El Kacem

Comment êtes-vous arrivé sur le film ?

Grâce à un casting réalisé par Gérard Moulévrier. Après un premier rendez-vous avec lui, j'ai rencontré Isabelle Doval: j'avais trois ou quatre scènes à travailler, de manière plus approfondie que lors de la première session. Ce qui est formidable, c'est qu'Isabelle a vraiment pris le temps d'apprendre à me connaître et que je me suis tout de suite senti en confiance.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le projet ?

Avant tout, le côté expert en art de mon personnage : j'avais l'impression d'avoir affaire à un Arsène Lupin 2.0 ! Mais ce qui m'a surtout intéressé, c'est qu'il a fallu faire des recherches pour interpréter Abdel et lui trouver un accent, des intonations et une attitude. J'ai infiltré quelques lieux parisiens proches du milieu qu'il fréquente, tout en façonnant sa fascination pour les objets d'art. C'est un personnage un peu hybride, à mi-chemin entre l'idée qu'on se ferait d'un mec de banlieue et un garçon fasciné par l'art et c'était une formidable base de travail : j'ai cherché à développer les deux pôles de sa personnalité, sans le dénaturer.

C'est aussi la rencontre inattendue entre deux êtres de milieux radicalement différents...

Absolument ! Ce sont même deux univers qui, au départ, s'entrechoquent, puis fonctionnent comme des vases communicants. Car chacun apprend quelque chose au contact de l'autre. Autant Abdel apprend à la comtesse à se libérer du poids des traditions, autant cette "maman" provisoire fait progresser mon personnage sur le plan des codes sociaux, de la manière de s'exprimer et de se comporter. Quand on fréquente un milieu social différent du sien, on ne s'améliore pas forcément, mais on s'en nourrit et on progresse. Je dois dire que je me suis moi-même nourri de ma rencontre avec Charlotte qui a été une vraie maman pendant deux mois !

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

J'avais une petite expression pendant le tournage pour le qualifier : je disais que c'était un "Kamel/Léon", avec l'œil vif et une formidable capacité de s'adapter à n'importe quel contexte. D'ailleurs, à mon sens, c'est le propre de l'homme, même si cela peut paraître stéréotypé.

Je vois Abdel comme un garçon intelligent qui a cette faculté insolente à s'intégrer dans le milieu de la comtesse aussi bien que dans celui des voyous. J'aime aussi son décalage : par exemple, quand il s'habille en lord, j'avais le sentiment qu'il jouait lui-même un rôle. C'était une mise en abîme qui m'amusait puisque je campais moi-même un personnage loin de moi en train de jouer un rôle...

Il est aussi animé par un solide sens de l'honneur.

On a accentué cette dimension du personnage parce qu'on voulait qu'il ait une vraie densité. Ce sens de l'honneur et de la loyauté, et l'importance à ses yeux de la parole donnée, le rapprochent de la comtesse. C'est un aspect essentiel du personnage dans ses rapports aux autres et c'est aussi ce que la comtesse détecte chez lui. Je voulais souligner cette dimension : il a beau être ce qu'il est – il sait s'engager. La comtesse est méfiante au départ mais elle lui donne une possibilité de se racheter. C'est ce qui les unit.



Votre personnage évolue au cours du film. Quelle est sa trajectoire ?

À l'origine, Abdel a l'intention de repartir de chez la comtesse : l'idée lui traverse l'esprit de la dévaliser, puis il se ravise sans doute en raison de son code de l'honneur. Il faut dire qu'il a été hébergé et soigné et qu'il a été subjugué par une fille totalement inaccessible. Il a des choses à apprendre de ce monde-là et de la comtesse, et il se rend compte qu'elle a aussi des choses à apprendre de lui : il prend donc conscience qu'il peut être utile, notamment par rapport au neveu mal intentionné. Étonnamment, il s'aperçoit alors qu'il est à même de rendre service à la comtesse et de devenir quelqu'un d'autre sans se renier totalement.

Qu'avez-vous pensé de la direction d'acteur d'Isabelle Doval ?

Avec Isabelle, les premiers mots étaient "on va chercher ensemble". À partir de ce que je lui avais proposé au moment du casting, elle a compris qu'on pouvait explorer de nombreuses pistes ensemble. Elle m'a tout de suite dit qu'il fallait éviter la caricature au maximum, même si on est obligé de faire vivre le personnage et de le typer pour marquer la différence avec la comtesse. Elle m'a laissé instinctivement faire des suggestions. Ensemble, on a réglé les curseurs et on est arrivé à une base de travail exploitable. À partir de là, on a mis en place pas mal d'impros pour ensuite recentrer le jeu avec elle.

Elle vous a beaucoup accompagné.

Oui, et elle a été très protectrice et très à l'écoute. Si elle sentait que je n'étais pas à l'aise avec l'une de ses propositions, on en parlait très vite. Elle m'a laissé beaucoup de liberté, sans doute parce qu'elle a senti qu'il y avait une véritable connexion avec Charlotte. Et comme Charlotte est aussi réalisatrice, j'avais l'impression d'avoir deux "mamans" au service de mon travail. C'est une grande chance.

On vous sent très proche de Charlotte de Turckheim.

C'est une grande et belle rencontre. Dès la lecture, j'ai eu le sentiment d'avoir en face de moi une partenaire et une réalisatrice : elle a cette grandeur d'âme qui consiste à s'effacer et à ne pas parler d'elle pendant le travail. Elle voulait que le résultat soit beau, que les scènes soient réussies, et que je sois content du résultat. C'était d'une grande générosité de sa part.

On a noué une complicité entre les prises qui m'a mis à l'aise dès la première semaine. 50% de mon travail est lié au fait qu'elle m'ait tendu la main. Elle a aussi fait preuve de beaucoup d'empathie à mon égard en sollicitant systématiquement mon avis. Et elle a toujours la pêche !

Et avec Margaux Chatelier ?

C'est une amie du Conservatoire. On n'était pas dans la même promo mais on se croisait. Quand on s'est retrouvés sur ce projet, on avait plein de choses à se raconter. Nos rapports ont tout de suite été très simples parce qu'elle dégage le contraire de ce qu'elle est : elle en impose par sa beauté et son côté "lady", alors qu'elle est bourrée de sensibilité. On a abordé notre relation dans le film avec beaucoup de légèreté. Autant dire que l'humour, pour les scènes intimes, nous a aidés. J'ai eu énormément de chance sur ce tournage car je suis tombé sur des personnes qui avaient envie de venir à ma rencontre.



Liste artistique

La comtesse	Charlotte de Turckheim
Abdelkader	Amir El Kacem
Blanche	Margaux Chatelier
Fanny	Anne Consigny
Claude	Sam Karmann
Gonzague	Mathieu Simonet
Pierre-Anne	Bertrand Usclat
Mohammed	Ali Khelil
Gendarme Frederic	Bastien Bernini
Prêtre Yasokonoue	Jean-Baptiste Lucien
Vincent	Jean-Philippe Ricci
Le comte	André Jarril
Directeur du centre	Olivier Charasson
Brian	Gary Milhaileanu
Karim	Fares Tamim

Liste technique

Réalisatrice	Isabelle Doval
Scénaristes	Sophie Glass
	Amélie de Chassey
	Pierre Kubel
	Colombe Savignac
Producteurs	Amélie de Chassey
	Pierre Kubel
Directeur de production	Ludovic Naar
Secrétaire de production	Karine Gregoire
Administrateur de production	Fabrice Touze
1 ^{ère} assistante réalisatrice	Valérie Aragues
2 nd assistant réalisatrice	Alexandre Talmon
Directeur de casting	Gérard Moulevrier
Régisseur général	Serge Szwarcbart
Directeur de la photographie	Gilles Henry
Chef opérateur du son	Laurent Cercleux
Chef décorateur	Pierre Quefféléan
Ensemblière	Najat Quefféléan
Chef costumière	Elizabeth Bornuat
Chef monteuse	Violeta Hernandez